

jeueur qui veut connaître sa perte compte ses pions et ceux de son adversaire; mais les cris et l'action de ce pauvre animal me remuèrent malgré moi: j'interrompis ma reconnaissance, et, plein de tristesse, je rentrai dans ma tente, où cette impression me poursuivit long-temps.

Après quelques récits semblables, Bonaparte parla de son goût pour la retraite, du dessein qu'il avait de vivre à la campagne, et tout-à-coup, s'animant contre les journalistes qui osaient l'accuser d'ambition, il s'indigna de leur servilité et de leurs mensonges, rappela plusieurs traits amers de satire dirigés contre sa personne ou les écrits de ceux mêmes qui l'écoutaient, et finit par engager tous ses amis à se réunir à lui pour rédiger une feuille consacrée à la vérité, et qui formerait l'opinion publique. L'adresse du héros ne réussit pas; et soit que sa proposition eût effrayé la paresse de ses auditeurs, soit qu'elle eût éveillé quelques soupçons de ses projets, les uns s'excusèrent sur le mépris qu'inspiraient de si misérables adversaires; les autres soutinrent, à l'exemple de Boileau, que la critique, même injuste, double les forces du génie. Mais un incident imprévu décida la question; un poète, doué d'une voix sonore et d'une haute stature, apostrophant Bonaparte, lui dit: Général, vous nous appelez à un pouvoir qui ne souffre point de maître! Si nous devenions journalistes, vous nous redouteriez, vous nous écraseriez. S'il faut en croire l'événement, cette prévision ne déplut pas à Bonaparte; elle lui apprit au moins le danger de ce qu'il souhaitait. Et qui pourrait dire ce que serait devenue la fortune de cet homme extraordinaire, si les Ducis, les Arnault, les Lemercier, les Collin d'Harleville, les Bernardin de Saint-Pierre, se rendant maîtres de l'opinion publique, l'avaient dirigée dans l'intérêt de la patrie et de la vertu! Bonaparte ne songeait qu'à l'intérêt de sa gloire; il devint rêveur, distrait, ne prit plus aucune part à la conversation, et ses convives comprirent qu'il était temps de se retirer.

En confiant à Bonaparte le commandement de l'armée d'Italie, le Directoire n'avait pas prétendu donner un héros à la

France; son but était de flatter Barras et d'offrir un mari à madame de Beauharnais. Ces rois de notre république s'émerveillèrent d'abord des grands succès de leur petit général; ils allèrent même jusqu'à se parer de sa gloire; mais lorsqu'ils s'aperçurent qu'il grandissait à chaque bataille, et que le nain devenait un géant, ils craignirent d'avoir découvert un grand homme, et furent épouvantés de leur ouvrage. Pour échapper à la peur, ils imaginèrent l'expédition d'Égypte: les insensés croyaient dissiper le péril en l'éloignant! ils ne voyaient pas que prêter à un héros la distance, le temps, la gloire et nos soldats, c'était armer le bras qui devait les détruire.

A peine la France entrevit-elle un grand homme à son horizon, qu'elle rougit des maîtres que ses crimes lui avaient donnés. Ses vœux rappelaient le vainqueur d'Arcole et de Lodi, et déjà les manœuvres secrètes d'un frère habile préparaient son retour. Il revint, et saisit, dit-on, d'une main avide, mais tremblante, la puissance dont la soif le dévorait. Qu'elle était belle alors, cette puissance qui rétablissait un grand peuple! il effaçait nos douleurs en abaissant nos ennemis! il effaçait nos crimes en les couvrant de sa gloire! sous le titre de premier consul, Bonaparte régnait.

Bernardin de Saint-Pierre put espérer alors qu'il serait appelé au sénat. La bienveillance publique le désignait, et son nom se trouvait sur toutes les listes des notables. Le premier consul l'en effaça; il fit plus: piqué sans doute de ne pas le voir dans la foule de ses courtisans, il lui suscita des persécutions à l'Institut. Puis, dans le seul dessein de l'amener à lui, il fit courir le bruit que toutes les gratifications des gens de lettres allaient être supprimées. Poussé dans ses derniers retranchements, M. de Saint-Pierre n'amena pas son pavillon, mais il entra en pourparlers. Il adressa à M. Arnault (qui vivait alors dans la familiarité de Bonaparte) une lettre évidemment écrite pour le premier consul. Cette lettre est un modèle de naïveté, de finesse et de force. Bernardin de Saint-Pierre y fait d'abord l'apologie de Ducis, qui venait de refuser la place de sénateur. Il s'excuse lui-même avec délicatesse de n'avoir



rien sollicité, et pour toute grâce il demande qu'on lui laisse sa gratification : c'est ce qu'il appelle *la portion de moine à laquelle on le réduit, et dont il se contente*. Très bien, disait gaiement Ducis à cette occasion ; vous traitez Bonaparte comme Diogène traitait Alexandre ! vous ne lui demandez rien, mais vous lui dites : *Retire-toi de mon soleil*. Cependant Bonaparte, instruit de cette démarche indiscrete, crut devoir saisir l'occasion de jouer une place de sénateur contre la plume de Bernardin de Saint-Pierre. Ce n'était pas trop risquer sans doute ; aussi ce dernier trouva-t-il bon de refuser la partie. J'ai déjà publié cette anecdote, et cependant j'en redirai les détails ; il est des choses qui ne sont point encore assez dites quand on ne les a dites que deux fois.

Peu de temps après la lettre de M. Arnault, M. de Saint-Pierre reçut la visite d'un jeune publiciste qui lui proposa, de la part de Bonaparte, d'écrire les campagnes d'Italie. Tous les papiers sont à votre disposition, lui dit-il, et ce travail vous ouvre les portes du sénat. Bonaparte vous aime ; mais il ne peut rien si vous ne lui rendez un hommage public, car il doit beaucoup à vos ennemis <sup>1</sup>. M. de Saint-Pierre rejeta ses offres, et les persécutions sourdes recommencèrent <sup>2</sup>. Son refus se fit sans ostentation, sans éclat, sans bruit ; il sacrifiait sa fortune pour remplir un devoir et non pour s'attirer des applaudissements ; mais comme ses ressources diminuaient chaque jour, il résolut, dans l'intérêt de ses enfants, de tenter une entreprise qui ne coûtât rien à sa conscience. C'est alors qu'il imagina de publier une magnifique édition de *Paul et Virginie*, et d'échapper aux contrefacteurs par le luxe de l'impression et des gravures. L'idée était heureuse, mais il fallait de l'argent. M. de

<sup>1</sup> Ces ennemis, c'étaient les savants qui avaient porté Bonaparte au pouvoir, et qui professaient un grand mépris pour les lettres et pour la religion. Bonaparte les écoutait, mais il ne les croyait pas.

<sup>2</sup> On le renvoya du Louvre, avec une indemnité de 600 francs, tandis que celle de tous ses confrères fut de 1,200 francs. On réduisit ensuite sa gratification, qui était de 5,000 francs, à 2,400 francs. Enfin on le menaça de la suppression de cette gratification.

Saint-Pierre crut résoudre le problème en offrant son ouvrage par souscription. Dans sa candeur naïve, il se dit : Adressons-nous au public ; pour le servir, j'ai négligé ma fortune ; c'est de lui que je dois recevoir ma récompense. Tu croyais, ame généreuse, éveiller la justice de tes contemporains ! tu en appelas à cette bienveillance nationale qui est le plus doux prix de la vertu, et le traité que tu proposais à tes lecteurs était comme un lien sacré qui devait les unir à toi. Mais cette pensée ne fut pas même comprise, et cinquante-cinq souscripteurs seulement répondirent à ce noble appel <sup>1</sup>. Je le dis en rougissant, j'ai entendu ses prétendus amis calomnier sa vie pour ne pas souscrire à son livre ; j'ai vu de stupides admirateurs de ses belles phrases assurer qu'il prostituait son talent, parcequ'il osait se plaindre au public des vols des contrefacteurs ; j'ai vu des femmes spirituelles et sensibles le blâmer d'avoir refusé une place qui aurait assuré le sort de ses enfants. Dans leur exquise délicatesse, elles croyaient rougir des inconvenances d'un grand homme, et rougissaient de ses vertus. Dira-t-on que j'exagère ces ridicules opinions ? qu'on ne m'en croie pas, j'y consens. Mais qu'on observe ce qui se passe à l'occasion du plus illustre disciple de ce grand maître ; lui aussi méconnu, repoussé par le pouvoir, se voit obligé de publier ses ouvrages pour acquérir une modeste indépendance. Croit-on que la noble et douce pensée de rendre un pur hommage à ce beau génie se soit emparée de toutes les ames ? Il n'en est rien. On calcule froidement si son libraire fait une bonne ou une mauvaise spéculation. Les temps sont mauvais, le commerce ne va pas, l'ouvrage est considérable. — Eh quoi ! n'y a-t-il plus que de petits intérêts

<sup>1</sup> On voit avec plaisir, sur cette courte liste, les noms de quelques anciens amis de l'auteur. Gauthey, Lamendé, Roland, ses vieux camarades aux ponts et chaussées : et vous aussi, pauvre Ducis, Dingé, Toscan, Arnault, Laya, Patris de Breuil, vous lui rendites cet hommage ! Une grande reine désirait souscrire ; son ambassadeur, le marquis de L....., crut devoir refuser l'avance de 56 francs, qui était une des conditions du marché, et le nom de la reine fut effacé de la liste des souscripteurs. C'est ainsi que l'écrivain resta toute sa vie inflexible dans sa dignité et dans sa justice. Pourquoi aurait-il fait à une reine d'autres conditions que celles qu'il faisait au public ?



ou des passions coupables qui puissent nous remuer? n'éprouverons-nous jamais la joie d'un noble enthousiasme? C'est trop demander, dites-vous! — Eh bien, cessez donc de juger ce que vous ne sauriez comprendre.

L'édition de *Paul et Virginie* coûta 30,000 fr., et consumma la ruine de l'auteur. Cette édition n'était point encore publiée, lorsqu'un homme en crédit, M. Maret, sollicita son entrée à l'Institut. Bernardin de Saint-Pierre, profitant de cette circonstance, lui écrivit une lettre dans laquelle il osait rappeler le premier consul à des sentiments de justice et de dignité. Bonaparte lut cette lettre et n'y fut point insensible: huit jours après, ici les dates sont précieuses, on lisait le nom de Joseph sur la liste des souscripteurs. Plus tard, M. de Saint-Pierre fut invité, par l'entremise de M. Andrieux, à se rendre à Morfontaine; ils y allèrent ensemble dans une voiture à quatre chevaux qui lui fut envoyée. Après le dîner, Joseph Bonaparte, tirant M. de Saint-Pierre dans l'embrasure d'une fenêtre, lui proposa une habitation dans son parc et 6,000 fr. de pension, avec un titre ou sans titre, comme il le jugerait convenable. Un peu surpris de cette offre, M. de Saint-Pierre gardait le silence; mais Joseph, se hâtant de le rassurer, lui dit: « Quoique j'aie toujours eu le desir de vous être utile, ce n'est pas mon argent que je vous offre, c'est celui du gouvernement; c'est une faible récompense de ce que la nation doit à vos longs services. » M. de Saint-Pierre comprit que Bonaparte consentait enfin à lui laisser son indépendance. Toutefois, entrevoyant encore quelque apparence de vasselage dans les propositions de Joseph, il lui dit: « Lorsque l'infortuné Louis XVI me fit offrir par M. Terrier de Monciel, alors son ministre, la place d'intendant du Jardin du Roi, je pris trois jours pour me décider. Accordez-moi le même délai, car je ne puis rien accepter d'aucun homme, sans en avoir délibéré avec moi-même. » De retour à Paris, M. de Saint-Pierre eut un entretien avec Ducis, et après deux jours de réflexions il écrivit à Joseph: « Je ne puis accepter ni place ni titre, mais je consens à vous être attaché par les liens de la reconnaissance. » O Joseph! puisse la gloire d'avoir été l'appui d'un grand homme

vous consoler dans votre solitude! puisse le souvenir d'un bienfait qui ne fit point un ingrat, éloigner l'amertume de votre cœur! Jouissez aux jours de l'infortune d'une reconnaissance qui vous fut fidèle sur la terre, et qui dure encore dans le ciel!

Napoléon n'a fait que passer. Comme un torrent produit par l'orage, il a bouleversé, il a rajeuni le sein de la vieille Europe. Nos soldats, poussés par son ambition et guidés par la gloire, voulaient asservir le monde, et ils ont réveillé la liberté endormie sur les bords du Nil et de la Moscowa. A leurs cris de victoire, à leurs cris de détresse, du nord au midi, les peuples se sont émus, et, secouant leurs chaînes, ils ont demandé des institutions libérales aux rois qu'ils avaient délivrés d'un despote. Ainsi l'indépendance du monde est sortie vivante de notre court asservissement. La Providence a permis que le tyran des peuples leur ait légué la liberté.

Appelé par la reconnaissance à rendre hommage à un grand guerrier, Bernardin de Saint-Pierre aura parlé dignement si son langage doit être un jour celui de la postérité; on lui a reproché cet éloge, et cet éloge ne renferme que des faits consacrés par l'histoire ou des vœux pour l'avenir du pays! Le sage invite les muses à célébrer, non les conquêtes de Napoléon, mais la paix qu'il doit donner au monde; il admire le héros, et remarque cependant qu'il manque quelque chose à sa renommée. « Tu ne seras l'amour des humains, dit-il, que si « tu mets ta gloire dans leur bonheur. »

Les cœurs froids m'accuseront sans doute de donner trop d'importance à de petites choses, et si je ne signale ces petites choses, ils diront que j'ai laissé les faits les plus graves sans réponse. Semblables à ces accusateurs qui veillaient en Égypte à l'entrée des Pyramides, ils se sont assis sur la tombe de l'homme de bien, et ils ont dit: Il ne reposera pas en paix qu'il ne nous ait rendu compte de sa vie. Mais déjà Bernardin de Saint-Pierre avait rempli son honorable tâche; ses ouvrages le

\* On sait que le cardinal Maury et Regnault de Saint-Jean-d'Angély le forcèrent de supprimer un paragraphe entier du discours académique où se trouve cet éloge, en disant que l'Empereur n'aimait ni les leçons ni les conseils.



représentent tout entier. Vous le retrouverez dans l'admirable dialogue de Paul et du Vieillard, opposant les agitations de sa jeunesse à l'expérience de son âge mur; vous le retrouverez dans la sainte résignation du Paria, dans la pitié de Benezet pour les malheureux, dans l'amour de Céphas pour le genre humain. Il n'a cessé de se peindre en peignant la vertu, et partout ses sublimes contemplations nous révèlent cette simplicité de cœur qui appartient à l'honnête homme et qui constitue le génie!

Bernardin de Saint-Pierre aimait les hommes et voyait leur faiblesse avec indulgence. Son humeur était douce, un peu railleuse, parfois mélancolique. Sa voix touchante, ses paroles simples, son regard fin et caressant, pénétraient les cœurs. Son teint était frais et vermeil; les grâces de la jeunesse semblaient encore se jouer sur son front et autour de ses lèvres souvent embellies du plus gracieux sourire. La vue des enfants le réjouissait; il se plaisait avec les jeunes gens quand ils étaient modestes, et jamais son éloquence n'était plus élevée que lorsqu'il voulait faire passer dans leur âme cette force qui était en lui, et sans laquelle il n'y a point de vertu.

Au milieu de sa famille, M. de Saint-Pierre était plein d'abandon. Dans le monde, il avait de la noblesse et de la simplicité. D'un coup d'œil il pénétrait un homme: avait-il affaire à un sot, il se taisait; à un fat, il le raillait; à un méchant, il s'éloignait. Se trouvait-il au milieu de personnes entièrement étrangères à tout intérêt moral, et toujours occupées d'objets mécaniques ou de spéculations mercantiles, il les écoutait, les questionnait, les remerciait; il savait en apprendre quelque chose. Ainsi un papetier, un graveur, un fondeur de caractères, un marchand de tableaux, (ses calomniateurs), pouvaient facilement le prendre pour un sot, et se croire, eux, des gens de génie; car, suivant le conseil de Montaigne, « il sonde la partie d'un chascun; il savoit tout mettre en besogne, et emprunter de chascun selon sa marchandise: la sottise même lui étoit instruction »<sup>1</sup>. Se trouvait-il dans un cercle d'hommes

<sup>1</sup> *Essais*, liv. I, chap. xxv, p. 148, édition in-4<sup>o</sup>.

choisis, dont les cœurs battaient à l'unisson du sien, son éloquence devenait touchante et sublime; il contait avec tant de charme, que j'ai vu ses enfants eux-mêmes perdre en l'écoutant toute leur turbulence, rester immobiles, respirant à peine, les yeux attachés sur les siens, et comme suspendus à ses lèvres, croyant voir ce qu'il avait vu, et sentir ce qu'il avait senti. Les gens du monde, presque toujours aussi turbulents et plus inconsiderés que des enfants, s'accoutumaient avec peine à la lenteur de son élocution; mais dès qu'ils avaient goûté le charme de ses paroles, ils ne pouvaient plus s'en déprendre. Que de fois je me suis trouvé meilleur en le quittant! que de fois, pour conserver l'enchantement de ses pensées, j'ai cherché à les ressaisir dans ses ouvrages! Alors la vertu me semblait naturelle et facile; une flamme divine me consumait; j'étais comme ces disciples de Jésus-Christ qui, en se rappelant l'impression de ses discours, se disaient entre eux: « Notre cœur brûlait en l'écoutant! »

Que les pensées des grandes âmes se corrompent dans l'âme du méchant; qu'elles blessent les petits esprits et meurent sur les cœurs froids; l'honneur de l'humanité est sauvé si, semblables à une rosée céleste, elles fécondent le génie et la vertu!

Telle fut l'influence de Bernardin de Saint-Pierre; tel fut le mouvement donné par son génie! Sa gloire préside à un siècle nouveau! Qui n'a reconnu ses couleurs dans les pages de notre premier écrivain, sa manière d'observer dans les relations d'un illustre voyageur, et son inspiration dans les accords de notre plus grand poète! Châteaubriand, Lamartine, Humboldt, vous êtes sortis de son école! Delille, privé de la lumière, disait que les *Études de la Nature* étaient les yeux de son intelligence, et Girodet se plaisait à répéter que ce livre lui avait appris à voir la nature et à sentir Virgile. Sois donc à jamais cher aux peintres, aux poètes, aux voyageurs et aux philosophes, toi qui fus l'élève de l'antiquité, de la nature et du malheur! Sois à jamais cher à l'homme de bien, toi l'ami de Ducis et de Jean-Jacques; sois cher surtout aux infortunés! Tes ouvrages, portés



XLVI DE L'AUTEUR DE PAUL ET VIRGINIE.

dans l'exil, devinrent une source d'abondance pour les émigrés français, et sur les rochers de Sainte-Hélène ils consolèrent Bonaparte dans son adversité <sup>1</sup>.

Le 20 juillet 1826.

L. AIMÉ-MARTIN.

<sup>1</sup> Dans les derniers temps de sa vie, Bonaparte lisait sans cesse *Paul et Virginie*. On sait aussi que plusieurs émigrés réfugiés à Londres se firent libraires, et qu'ils y vécurent fort à l'aise de la vente des ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre. (Voyez le Préambule de l'édition in-4<sup>o</sup> de *Paul et Virginie*, page 11.)

AVIS DE L'AUTEUR.

La première édition de cet ouvrage, qui parut en décembre 1784, s'est trouvée presque épuisée en décembre 1785. Depuis sa publication, je n'ai qu'à me féliciter des témoignages honorables d'amitié que m'ont donnés des personnes de tout état et de tout sexe, dont la plupart me sont inconnues. Les unes sont venues me trouver, et d'autres m'ont écrit les lettres les plus touchantes pour me remercier de mon livre, comme si, en le donnant au public, je leur avais rendu quelque service particulier. Plusieurs d'entre elles m'ont prié de venir dans leurs châteaux habiter la campagne, où j'aimerais tant à vivre, m'ont-elles dit. Oui, sans doute, j'aimerais la campagne, mais une campagne à moi, et non pas celle d'autrui. J'ai répondu de mon mieux à des offres de service si agréables, dont je n'ai accepté que la bienveillance. La bienveillance est la fleur de l'amitié; et son parfum dure toujours quand on la laisse sur sa tige sans la cueillir. Un père de famille malheureux m'a mandé que mes *Études* faisaient sa plus douce consolation. Un athée est venu me voir plusieurs fois, d'une ville éloignée de Paris, frappé jusqu'à l'admiration, m'a-t-il dit, des harmonies que j'ai indiquées dans les plantes, et dont il a reconnu l'existence dans la nature. Des personnages importants, et d'autres qui croient l'être, m'ont fait inviter d'aller les voir, en me donnant de grandes espérances de fortune; mais autant j'accueille le rare bonheur d'être aimé et celui de pouvoir être utile, autant je fuis, quand je le peux, le malheur si commun et si triste d'être protégé. Je ne dis point tout ceci par vanité, mais pour reconnaître de mon mieux, suivant ma coutume, jusqu'aux plus légères marques de bienveillance qu'on me donne, quand je les crois sincères.

J'ai donc lieu de penser, par ces suffrages des gens de bien, que Dieu a béni mon travail, quoique rempli d'imperfections. Il est de mon devoir de le rendre le plus digne que je pourrai de l'estime publique: ainsi j'ai corrigé les fautes de style, de goût et de bon sens que j'ai remarquées dans les précédentes éditions, ou par moi-même, ou avec le secours de quelques personnes instruites, sans rien retrancher